

Kuo-Yung Hong, *Proust et Nerval. Essai sur les lois mystérieuses de l'écriture*, Champion, 2006, 323 p.

Dans son étude sur *Sylvie* (1908), Proust s'exclame : « Et nous voudrions tant avoir écrit ces pages de *Sylvie* ». Cette étude est au fondement de l'hypothèse établie par K.-Y. Hong selon qui *Sylvie, Souvenirs du Valois* a servi de modèle au titre du roman que Proust conçut en 1909 : *Contre Sainte-Beuve, Souvenir d'une Matinée*. L'affinité des titres se double d'un battement entre « récit et réflexion théorique ». Également inspiré de *Sylvie*, cet autre titre provisoire mentionné par Bernard de Fallois : *La Vie rêvée*.

Voici suffisamment d'indices légitimant K.-Y. Hong à postuler que le projet de Proust est de « réécrire l'œuvre de Nerval ». S'attachant à vérifier l'hypothèse de la *réécriture*, l'auteur commence par effectuer quelques rappels d'ordre théorique concernant la notion d'« intertextualité » – l'analyse des œuvres n'en est heureusement pas occultée.

Au seuil de l'ouvrage dû à K.-Y. Hong, on lira aussi un précieux relevé chronologique des lectures nervaliennes de Proust. On apprend ainsi qu'avant 1905, il n'y a trace de Nerval dans la Correspondance ni dans les écrits critiques de Proust. Cependant, les *Plaisirs et les Jours* attestent la présence ponctuelle de « certains thèmes nervaliens » : c'est le thème du dédoublement et de la manie des grandeurs, qui rapproche *Baldassare Silvandede* l'« Histoire du calife Hakem » (*Voyage en Orient*). Par ailleurs, des mots-titres comme « Myrto », « Cydalise », « Amours passées », « Rêve » suggèrent que l'auteur de *Les Plaisirs et les Jours* se souvient des *Chimères* sinon des *Odelettes* nervaliennes. Remy de Gourmont pourrait être un médiateur puisqu'il est un des rares, à l'époque, à faire l'éloge du génie de Nerval (dans une édition des *Chimères* parue en 1897). Au demeurant, Proust a dû avoir sous les yeux le manuscrit Lombard (comportant une version d'« El Desdichado » et d'« Artémis », intitulé « Ballet des Heures ») : il a pu consulter ce manuscrit entre 1890 et 1900 dans la bibliothèque d'Anatole France, ou, peut-être, dans le salon de Mme Arman de Caillavet. Dans les mêmes années, Proust est confronté à certains motifs nervaliens – l'« hortensia », le « myrte », le « laurier » – fortement présents dans la poésie de R. de Montesquiou comme le montre K.-Y. Hong, Proust reprend et varie ces motifs dans le roman d'Odette et de Gilberte Swann et encore dans le (faux) Journal des Goncourt (*Le Temps retrouvé*). – On voit que pour Proust, il « n'y a pas de démarcation distincte entre Nerval poète et l'auteur de *Sylvie* ».

Dès 1905, la Correspondance atteste la lecture de Nerval par Proust (une lettre à Montesquiou justement cite « Vers dorés »). On célèbre alors le centenaire de la naissance de Sainte-Beuve (né en 1804), et les cinquante ans de la mort de Nerval. C'est aussi le moment où Proust abandonne ses traductions de Ruskin pour revenir au roman. Sainte-Beuve devient alors l'interlocuteur que l'on sait. Sa méconnaissance de l'œuvre nervalienne est au cœur de l'étude de 1908. Elle sera raillée encore en 1920, dans l'étude sur le « style de Flaubert ». Sainte-Beuve semble en effet réduire Nerval à son rôle de traducteur de l'allemand il voit en lui le jeune rival des années 1828/1830, date où Nerval, après lui, publie une anthologie de la poésie française du XVI^e siècle. « Mais qu'il ait écrit des œuvres personnelles semble avoir échappé à Sainte-Beuve », comme l'écrit Proust.

La présence de Nerval dans l'esprit de Proust est ainsi formellement attestée dès 1905, puis à nouveau en 1908. En 1909, le Carnet 1 (1908-1911), invoque Nerval comme un précédent consolateur (vu son « incertitude sur la forme d'art ») une lettre de 1909 fait de Jenny Colon « la passion, le malheur, la folie, l'héroïne de Gérard de Nerval » dans une lettre de 1912, Nerval est assimilé aux « plus grands » (en 1920, il sera rapproché de Baudelaire) dans une lettre de 1914, un rendez-vous sans cesse retardé est plaisamment qualifié de « *chimère nervalienne* » enfin, une « Ode à Paul Morand » (1920) parodie « El Desdichado » (mais les vers cités des *Chimères* se limitent à « El Desdichado », « Ballet des Heures » et « Vers dorés »). – On retiendra aussi que dans la *Recherche*, *Sylvie* fait probablement partie des lectures d'enfance du héros fictif.

À la suite de ces préliminaires théoriques et chronologiques, l'étude de K.-Y. Hong fait état de quatre enjeux majeurs, en fonction des affinités nervaliennes que l'on peut découvrir à Proust.

Dans la première partie de son livre, intitulée « La poétique de Nerval », l'auteur s'intéresse à des communautés de thème et de pensée. Au premier rang, le motif du « dieu déguisé », (re)découvert par le biais du philosophe américain R. W. Emerson, et de Maeterlinck. Ce motif est affecté par Proust à la problématique de l'hérédité et de la mémoire chez Nerval sa signification oscille entre psychologie et métaphysique.

Suit un développement consacré à deux sonnets nervaliens, « El Desdichado » et « Artémis ». L'auteur suggère que Proust travaille à « transposer en un vaste récit poétique » ces deux sonnets. Cette transposition englobe certains « mots-clés », certaines « images » et jusqu'aux « formes narratives et la structure romanesque de [ces]

poèmes ». Ce travail de transposition fait fond sur « l'invention d'Albertine à partir de 1913 ». Car le roman d'Albertine, affirme K.-Y. Hong, s'inscrit « dans une comédie sentimentale et dans un roman tragique » dont le personnage de Charlus, surnommé « Prince des Ténèbres », est l'autre protagoniste.

Autre grande dette de Proust envers Nerval, « la poésie des jeunes filles en fleurs ». Entrevue dès 1908 en référence à *Sylvie*, l'image d'une nuée d'adolescentes est réorganisée autour du personnage d'Albertine. De façon convaincante, K.-Y. Hong fait état d'une « parodie d'Artémis ». C'est d'autre part *Sylvie* avec ses « fantômes métaphysiques » qui sert de modèle : « Le visage de l'Amour nervalien est instable et changeant, à la fois un et multiple », écrit K.-Y. Hong. Notons que les références à Virgile sont les mêmes de part et d'autre Apulée s'invite dans *Le Temps retrouvé* : « de légères amours avec des jeunes filles en fleurs [...] seraient un aliment choisi ».

La deuxième partie de l'étude se donne comme objet « Le monde de l'intermittence ». Le « mécanisme de la mémoire nervalienne », sous-jacent à *Sylvie*, est d'abord mis en relation avec la maladie psychique de Nerval : K.-Y. Hong cite abondamment la littérature psychiatrique du XIX^e siècle où le génie créateur et la folie sont intimement liés Proust semble avoir fait sien cet axiome. Revenant ensuite sur le plan des œuvres, K.-Y. Hong fait valoir l'importance de la « mémoire langagière », levier de souvenirs. Il peut ainsi rapprocher la lecture d'un journal, dans le I^{er} chapitre de *Sylvie*, du titre « *Les Filles de marbre* » (titre entrevu par Swann, et qui fait revivre un mot scabreux de Mme Verdurin à l'intention d'Odette). Dans le Cahier 25 (1909), l'épisode nervalien de la lecture de journal est carrément pastiché : il déclenche une vision (sinon un souvenir) insoutenable, précurseur de la scène de saphisme de Montjouvain. Ce qui permet à K.-Y. Hong de rapprocher l'amour pour Aurélie (germé du souvenir d'Adrienne) de l'amour du héros proustien pour Albertine (germé du souvenir de Montjouvain, si l'on peut dire). Mais c'est l'épisode de la lecture de *François le Champi* qui doit le plus à l'ouverture de *Sylvie* – à ceci près que Proust a « eu l'idée géniale d'imiter le début de *Sylvie* à la fin de son roman ». Constat plausible si l'on accepte de voir qu'en 1909, l'épisode de la relecture de *François le Champi* « forme en quelque sorte un seul ensemble avec l'épisode de la "petite madeleine" ». Ainsi, Proust doit à Nerval un principe architectural consistant à relier « le début à la fin du livre ». À ce propos, K.-Y. Hong fait valoir l'importance accordée au rêve dans la construction du récit rétrospectif. De façon pertinente, l'*incipit* de la *Recherche* est rapproché de celui d'*Aurélia* dans

Sodome et Gomorrhe, un développement sur la topographie du royaume des rêves (qui correspond à la géographie des enfers) n'est pas sans évoquer un rêve de la première partie d'*Aurélia*. De façon également convaincante, la chambre proustienne est mise en équivalence avec le théâtre nervalien.

En matière de mémoire et de rêve, notons que K.-Y. Hong ne problématise pas l'absence, de la part de Proust, de la moindre ligne consacrée à *Aurélia*. En revanche, la thématique d'*Aurélia* (à savoir l'onirisme) est ici reconduite à des formes de présence antérieures, repérables notamment dans le *Voyage en Orient*, le *Carnet du Caire* et la Correspondance nervalienne. C'est à partir de ces (avant)-textes que K.-Y. Hong peut à bon droit postuler une « influence » de Nerval sur Proust, et mettre en relation le dormeur éveillé sur lequel s'ouvre la *Recherche* avec le voyageur somnolent du deuxième chapitre de *Sylvie*.

Dans sa III^e partie, intitulée « La géographie imaginaire », l'étude fait valoir l'importance accordée à l'Île-de-France. C'est elle dont la « géographie imaginaire » englobe bien des aspects sensoriels. Sur le plan auditif, on retiendra l'attirance pour des voix jeunes, rauques, chevrotantes ou traînantes (et que Proust dira caractéristiques d'une certaine aristocratie provinciale). Ces voix sont féminines (ou adolescentes) à ce propos, l'auteur signale, dans *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, le motif nervalien de la jeune « fée » apparue « sous les traits d'une petite vieille ». Sur le plan visuel, Combray, Balbec... baignent dans la même vapeur « bleuâtre » que le Valois nervalien le motif floral – pervenche et myosotis – apporte d'autres variations du thème chromatique. Rien d'étonnant à ce que Proust partage avec Nerval l'admiration pour des peintres flamands et pour Watteau (à Watteau, tous deux réfèrent le motif de la fête galante, acclimatée par Proust dans le Bois de Boulogne). D'autres motifs obsédants – un reflet de soleil sur une surface pierreuse – indiquent l'affinité des sensibilités.

Proust ne mentionne jamais le *Voyage en Orient*, mais dans le Carnet 1, il valorise le vagabondage poétique de Nerval en l'opposant à celui, superficiel, de certain journaliste écrivain (F. Hallays). De ce silence sur le *Voyage en Orient*, K.-Y. Hong conclut à ce que Proust a méconnu Nerval écrivain voyageur. Cette méconnaissance est d'autant plus frappante que la critique (lue par Proust) souligne l'affinité entre l'Orient de Nerval et celui de Loti (convoqué par Proust dans une esquisse du *Temps retrouvé*). Avec Nerval, Proust partage par ailleurs la référence aux *Mille et une Nuits* la rêverie toponymique, étroitement associée à la rêverie érotique.

La IV^e et dernière partie de l'ouvrage s'attaque à des « particularités d'esthétique et de composition ».

Il est d'abord question de « la postérité de Nerval ». On apprend non sans surprise que Nerval a été considéré, tout au long du XIX^e siècle, comme l'auteur avant tout d'*Aurélia*. Ceci jusqu'à ce que Proust vienne occulter *Aurélia* en rendant à *Sylvie* toute sa modernité esthétique. Cependant, *Aurélia* est lue alors comme œuvre « à caractère "fin-de-siècle" » et décadentiste l'intérêt qu'on voue à cette prose bénéficie de l'essor des recherches scientifiques sur le rêve. Dans la *Recherche*, c'est le personnage de Bergotte (étroitement assimilé par K.-Y. Hong à Anatole France) qui illustre la lecture qu'on a pu pratiquer alors d'*Aurélia*. Dans cette même partie conclusive, est alléguée la déréalisation qui affecte l'expérience amoureuse (face à la comédienne Rachel, Robert de Saint-Loup se comporte comme le héros-narrateur de *Sylvie*). Enfin, « le concept esthétique de "Vers dorés" » est encore rapproché de la formule proustienne des « âmes prisonnières d'une matière ». On revient une dernière fois sur l'architecture de la *Recherche*, modelée sur celle de *Sylvie*. Car la structure temporelle est ternaire de part et d'autre : « l'insomniaque matinal du "Dernier feuillet" de *Sylvie* se rappelle le dormeur éveillé de [...] "Nuit perdue" et celui-ci, dans ses souvenirs nocturnes, se rappelle le Valois de l'enfance ».

Le très grand mérite de cette étude est de mettre à la disposition des chercheurs toute sorte de documents d'époque permettant de repérer des médiateurs (critiques, journalistes, écrivains) qui ont pu guider Proust vers Nerval. Une vaste information biographique, doublée de l'enseignement de la Correspondance, est mise à contribution. La lecture des textes et des avant-textes est minutieuse. Car le roman proustien est ici considéré dans sa genèse de façon convaincante, K.-Y. Hong montre que les traces de la présence de Nerval « varient et évoluent en même temps que l'écriture de la *Recherche* ». Enfin, l'auteur a eu soin d'alléguer fidèlement les études critiques consacrées aux rapports de Proust et de Nerval.

Ce qui fait la force de l'ouvrage le condamne peut-être à pécher sur un autre plan. Car la lecture faite par K.-Y. Hong s'abstient peu ou prou d'être contextuelle. Les mots sont ici considérés à partir de leur stricte forme littérale – ce qui permet de repérer quantité de formules nervaliennes dans l'œuvre de Proust. C'est donc essentiellement sur des parentés lexicales – repérées avec beaucoup de finesse, et en prenant en compte des médiateurs les plus divers – que repose le travail de comparaison. D'une simple récurrence

lexicale (*Contre Sainte-Beuve. Souvenir d'une Matinée* – Sylvie. *Souvenirs du Valois*), l'auteur peut dès lors conclure à la parenté des projets d'ensemble. De façon similaire, le « dieu caché » de « Vers dorés » est rapproché du développement proustien sur certaine « croyance celtique » – croyance invoquée par le Narrateur proustien à titre de *comparaison*, sans être créditée d'une quelconque efficacité métaphysique. En d'autres termes, la métaphorisation que subit le concept du divin sous la plume de Proust n'est pas problématisée – la nature de l'enquête effectuée par K.-Y. Hong en aurait évidemment changé. Aussi peut-on parfois hésiter à suivre l'auteur (sans pouvoir alléguer de contre-preuve bien formelle): « l'indécision sur la forme », est-elle vraiment la même pour Proust (essayiste et romancier) et pour Nerval (dramaturge, poète et prosateur) ?

Ceci dit, le travail de la comparaison procède d'un parti pris méthodologique parfaitement conscient et légitime en tant que tel. Ce parti pris consiste à situer l'étude sur un plan structural et historique (souligné dans la « Conclusion »). Il en résulte une certaine prudence herméneutique. Or c'est sa neutralité interprétative précisément qui permet à l'auteur d'effectuer des rapprochements inédits fort nombreux.

Le choix d'une démarche strictement structurale et historique décide aussi de l'organisation de l'ouvrage : il est architecturé en fonction des catégories de la poétique de Proust, respectivement de Nerval (si ce n'est la pensée de J.-P. Richard). K.-Y. Hong reprend fidèlement ces catégories, pour les mettre en miroir. Ce choix a un inconvénient, mineur : c'est le recoupement que l'on observe parfois entre les onze chapitres, légèrement redondants, du livre.

Enfin, la retenue observée en matière d'exégèse explique les choix critiques effectués par l'auteur : l'accent est mis sur la réception contemporaine à Proust (respectivement à Nerval). On regrette seulement que l'auteur se soit privé de la caution qu'auraient apportée à sa démonstration certaines études plus récentes. Ces études se sont fixé pour tâche d'éclairer le fondement de l'esthétique proustienne (respectivement nervalienne) à partir d'un point de vue « extérieur » : psychologique ici, philosophique là. C'est le cas notamment des études dues à M. Collot (*Gérard de Nerval ou la dévotion à l'imaginaire*, 1992) et à R. Coudert (*Proust au féminin*, 1999) : ces études confirment par avance les développements de K.-Y. Hong sur la « poésie des jeunes filles ». Mentionnons aussi l'importante étude d'A. Simon (*Proust ou le réel retrouvé. Le sensible et son expression dans À la recherche du temps perdu*, 2000) qui, elle, aurait peut-être porté à nuancer

certaines développements concernant la notion proustienne du divin.

En conclusion, l'ouvrage dû à K.-Y. Hong ne manquera pas de susciter le débat – ce qui est signe de force. Son mérite est paradoxalement d'épuiser (jusqu'à nouvel avis) le terrain des enquêtes matérielles, tout en encourageant d'autres recherches, plus partisans. Il ne peut être ignoré par les lecteurs de Proust et de Nerval.

Dagmar Wieser